



LA CHRONIQUE DE
VIRGINIE TOURNAY

DE LA PROBITÉ AVANT TOUT

Le baromètre 2020 de la confiance des Français envers les politiques et leurs institutions souligne l'importance accordée à l'honnêteté des gouvernants.



La démocratie représentative est le seul régime politique où le consentement des gouvernés est nécessaire à son fonctionnement. Par le vote, les citoyens choisissent un candidat et valident les institutions qui composent ce régime. Aussi, la mesure scientifique de la confiance politique est indispensable pour en évaluer la solidité.

Depuis 2009, le Centre de recherches politiques de SciencesPo (Cevipof) publie chaque année un baromètre annuel de confiance politique qui repose sur un échantillon représentatif de la population française prenant en compte les critères de sexe, d'âge, de catégorie socioprofessionnelle, de région et de taille d'agglomération. Il dévoile les niveaux de confiance envers les responsables politiques et les institutions qui caractérisent l'État au travers de ses fonctions régaliennes (armée, police, justice), représentatives (municipalités, régions, nation, Europe), et sociales (hôpitaux, écoles, associations). La dernière enquête a été réalisée en février 2020.

Les fonctions de proximité (le maire, les PME) et celles dédiées à la protection (hôpitaux, armée) récupèrent les taux de confiance les plus élevés. En bas de l'échelle, un quart des personnes interrogées ont globalement confiance dans le gouvernement, les syndicats ou les médias, et 13% dans les partis politiques. Les institutions et les fonctions locales

Seuls 13% des sondés ont globalement confiance dans les partis politiques

sont donc plus populaires que celles qui touchent de près le pouvoir politique.

Si cette tendance générale confirme celle des années précédentes, les résultats du baromètre permettent de saisir les ressorts profonds de la représentativité du corps social, c'est-à-dire ce qui motive les gouvernés à consentir au pouvoir des gouvernants. Depuis plusieurs années, près des

trois quarts des sondés considèrent que le personnel politique est plutôt corrompu.

Concernant les qualités attendues des gouvernants, l'«honnêteté» arrive en tête de liste pour les deux tiers des sondés, tandis que la «bonne connaissance des dossiers» ne touche que 28% d'entre eux. L'ordre d'importance donné à ces critères révèle que la confiance au sens de l'anglais *trust*, qui repose sur le pari du comportement coopératif d'autrui, est une dimension beaucoup plus importante que celle, générique et impersonnelle, de confiance au sens de l'anglais *confidence*, qui s'appuie sur la compétence.

En outre, seuls un quart des sondés considèrent qu'il est important que le personnel politique soit «proche de gens» comme eux. La perception de la probité n'est donc pas liée à l'idée d'un rapprochement affinitaire entre les représentés et les élus.

Quels enseignements tirer de ces résultats? L'un est que les réformes visant à faire correspondre la composition de nos assemblées politiques à la diversité du corps social dans toutes ses composantes (instauration de quotas, procédures participatives sur des questions aux enjeux sociaux complexes...) ne permettent pas de réduire la défiance. En effet, la solidité du système représentatif repose sur une démarcation nette entre l'État et la société, démarcation que la recherche d'homologie entre élus et citoyens tend à brouiller.

En revanche, la probité reconnue des mandataires de l'État est une valeur démocratique incontestable. Cette exigence est renforcée par une profonde mutation du rapport des citoyens au politique. Comme l'a analysé Luc Rouban, chercheur au Cevipof, la perception de l'intérêt général est fragilisée par un appel accru à la démocratie directe, à la temporalité immédiate, pour satisfaire des demandes multiples. L'essor de cette nouvelle culture politique définit ce qu'il appelle *La Matière noire de la démocratie* (Presses de SciencesPo, 2019). ■

VIRGINIE TOURNAY, biologiste de formation, est politologue et directrice de recherche du CNRS au Cevipof, à Sciences Po, à Paris.

DU VENT DANS LES SYNAPSES

DANIEL FIÉVET

15H / 17H LE SAMEDI

DES SCIENCES
DE LA CURIOSITÉ
DE L'AVENTURE



ABONNEZ-VOUS AU PODCAST  DE L'ÉMISSION

L'ESSENTIEL

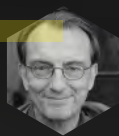
> En utilisant deux techniques différentes pour mesurer la constante de Hubble, qui correspond à la vitesse actuelle d'expansion de l'Univers, les chercheurs obtiennent deux résultats incompatibles.

> Une méthode utilise des étoiles et des supernovæ dans l'Univers actuel et remonte

vers le passé. L'autre analyse la lumière émise peu après le Big Bang et revient vers le présent.

> L'origine du désaccord, théorique ou expérimentale, reste à déterminer.

L'AUTEUR



RICHARD PANEK
journaliste scientifique,
auteur notamment de
The 4 Percent Universe
(Mariner Books, 2011)

La crise cosmique de la constante de Hubble

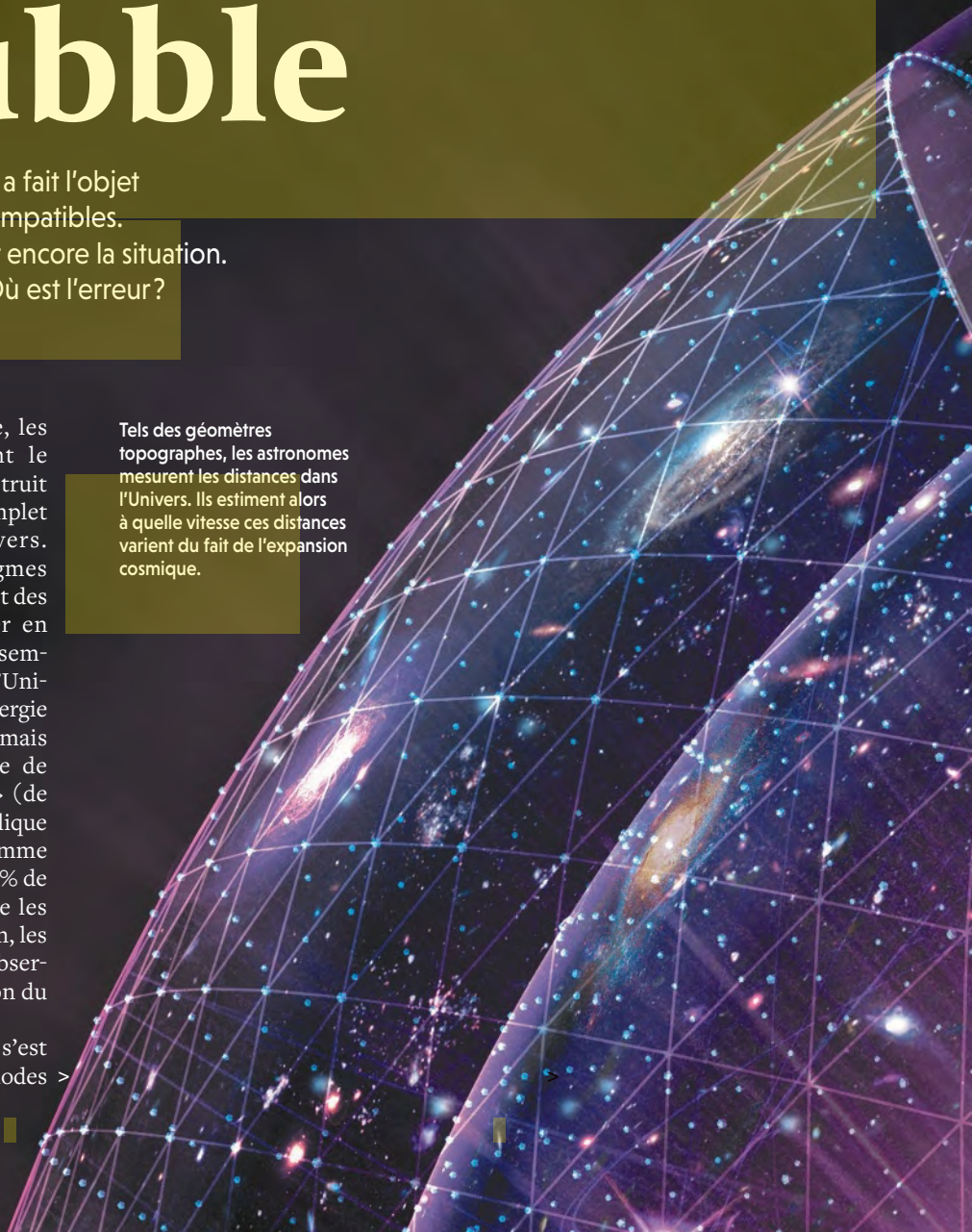
La vitesse d'expansion de l'Univers a fait l'objet de deux mesures aux résultats incompatibles. Une troisième vient de compliquer encore la situation. Chacune semble pourtant fiable. Où est l'erreur ?

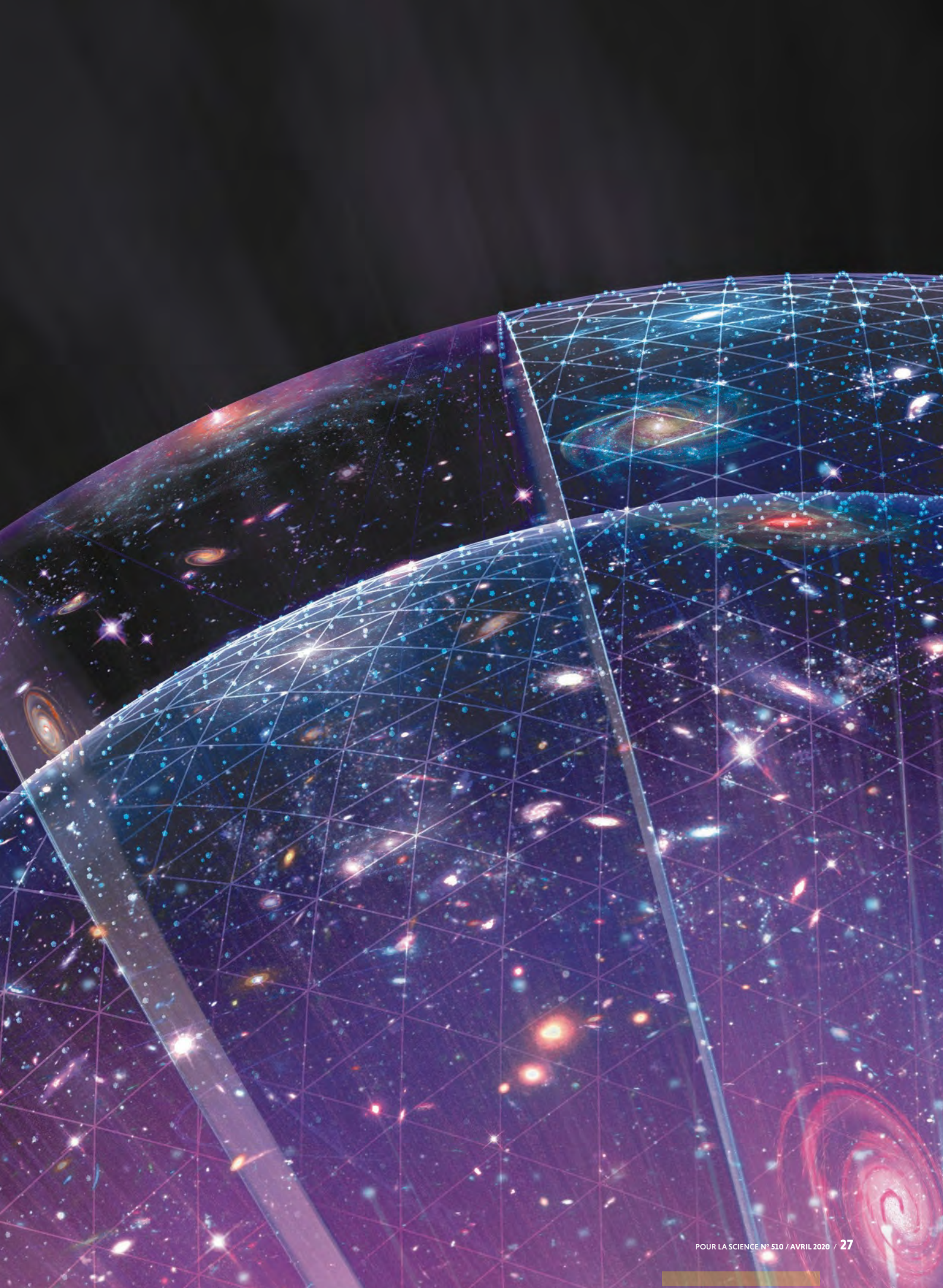
Vers la fin du xx^e siècle, les cosmologistes avaient le sentiment d'avoir construit un modèle presque complet pour décrire l'Univers. Certes, quelques énigmes

subsistaient. Bien sûr, le modèle invoquait des concepts qui restent encore à étudier en détail. Mais de façon globale, ce cadre semblait offrir un tout solide et cohérent : l'Univers contiendrait environ deux tiers d'« énergie sombre » (de nature encore inconnue, mais qui expliquerait l'expansion accélérée de l'Univers), un quart de « matière noire » (de nature également inconnue, mais qui explique l'évolution des structures cosmiques comme les galaxies et amas de galaxies), et 4 à 5 % de matière « ordinaire » (celle qui compose les êtres vivants, les objets de notre quotidien, les planètes, les étoiles, etc.). Toutes les observations tendaient à confirmer cette vision du monde. Toutes ? Non...

Ces dernières années, un désaccord s'est fait jour entre les résultats de deux méthodes >

Tels des géomètres topographes, les astronomes mesurent les distances dans l'Univers. Ils estiment alors à quelle vitesse ces distances varient du fait de l'expansion cosmique.





> différentes de mesure de la vitesse d'expansion de l'Univers, un paramètre nommé « constante de Hubble » et noté H_0 . Les approches partant d'observations dans l'Univers actuel et remontant le temps jusqu'aux âges les plus reculés donnent une certaine valeur; et les techniques partant de l'Univers jeune pour revenir jusqu'à aujourd'hui en donnent une autre.

UNE FAIBLE DIFFÉRENCE, MAIS INCONCILIABLE

À première vue, la différence entre les deux valeurs semble minime: respectivement 67,4 et 74,0 kilomètres par seconde et par mégaparsec (1 mégaparsec correspond à 3,26 millions d'années-lumière). Cela signifie que dans chaque direction, sur une distance de 1 mégaparsec, l'Univers s'étire toutes les secondes d'environ 70 kilomètres. Rapporté aux échelles de l'espace-temps de l'Univers, l'écart entre les deux mesures devient d'une importance cosmique cruciale. Grâce à ce paramètre, les cosmologistes extrapolent vers le passé l'évolution de l'Univers et en déduisent son âge, environ 13,8 milliards d'années. Ils l'utilisent aussi pour se projeter dans le futur et déterminer quand l'espace entre les galaxies deviendra si vaste que le cosmos autour du voisinage immédiat de la Voie lactée semblera totalement vide. Les chercheurs espèrent également, en disposant d'une mesure précise de la constante de Hubble, éclaircir la nature de l'énergie sombre.

Malgré les efforts des scientifiques, les deux stratégies pour mesurer la constante de Hubble persistent à fournir des valeurs différentes. Cette situation n'est pas rare en science. Mais en général, une analyse fine suffit pour faire disparaître les incompatibilités. Ces dix dernières années, les cosmologistes portaient du principe qu'il en serait de même pour la constante de Hubble. Mais le désaccord a persisté et, surtout, il s'est aggravé. Les mesures successives des uns et des autres n'ont fait que renforcer le fossé qui sépare les deux résultats. Qui plus est, d'autres équipes qui ont adopté des approches indépendantes ont compliqué la situation. Aujourd'hui, les cosmologistes s'accordent sur un point: nous avons un problème!

Où se cache l'erreur? S'est-elle glissée quelque part dans les mesures ou dans leur interprétation? Les chercheurs y travaillent, mais ces pistes semblent peu probables. Cela ne laisse qu'une dernière option, tout aussi peu probable mais de plus en plus à considérer: l'erreur se nicherait dans le modèle standard de la cosmologie.

Pendant une grande partie de l'histoire humaine, « l'étude » des origines du monde était une affaire de mythes et de légendes, sur le mode « Au commencement... ». Ce n'est qu'en 1925 que l'astronome américain Edwin



Les astronomes ont calibré les céphéïdes et les géantes rouges dans le Grand Nuage de Magellan

Hubble a fait entrer ces grandes questions fondamentales dans le domaine de la recherche empirique. Il venait de résoudre une énigme vieille de plusieurs siècles et relative à la nature de taches floues sur la voûte céleste – que les astronomes nommaient des nébuleuses. Ces nébuleuses étaient-elles des nuages de gaz entre les étoiles? Ou ces nébuleuses étaient-elles des sortes d'« univers-îles », au-delà des étoiles? Grâce à ses observations, Hubble a montré que l'une des nébuleuses se trouve beaucoup plus loin que les étoiles visibles: nous vivons dans un univers-île, la Voie lactée, et la nébuleuse en question est une galaxie voisine, celle d'Andromède.

Hubble a continué à bouleverser la vision du monde de ses contemporains. En analysant